

«Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension»

Le cœur herméneutique de la pensée linguistique de Wilhelm von Humboldt¹

Jürgen TRABANT
Berlin/Brême

Résumé

L'article essaie de saisir le noyau herméneutique de la théorie du langage de Wilhelm von Humboldt : le langage est la création de la pensée. Elle se forme dans une série de synthèses de dualités : le monde et le moi, la sensibilité et l'intellect, le son et le concept, la voix et l'écoute de soi-même, ma voix et l'écoute de l'autre et l'activité du comprendre qui est de nouvelle génération de la pensée jusqu'à la production du son-concept dans la «bouche d'autrui». Ce «travail de l'esprit» (*Arbeit des Geistes*) est donc toujours aussi travail de l'esprit de l'autre. La pensée est «co-pensée» (*Mitdenken*). Mais dans cette activité commune il y a un moment de «non-compréhension», qui est justement le moment de la liberté de l'individu contre le pouvoir de la langue. Cette activité langagière individuelle, centre de la théorie du langage de Humboldt, donne à la langue son ultime forme, son «caractère». Ce n'est donc pas la langue qui détermine la pensée (elle lui donne seulement une certaine «couleur»), mais c'est le discours – et donc l'activité cognitive – qui forme la langue.

Mots-clés

Humboldt ; langue/pensée ; activité langagière ; compréhension / non-compréhension

¹ Cet article est l'élaboration d'une conférence faite à Lausanne le 9 octobre 2007 dans le contexte d'une série de conférences sur l'herméneutique, organisée par Alexander Schwarz. Cette invitation (dont je garde un souvenir plein de gratitude) me donna l'occasion de repenser la philosophie du langage de Humboldt sous la perspective de l'herméneutique. Dorette Fasoletti avait fait une excellente transcription de l'enregistrement de ma conférence. Sans son travail mon présent travail aurait été impossible. Tout en étant une réécriture complète, le texte garde son caractère de discours. Je remercie Patrick Sériot de publier ces réflexions en mouvement dans leur présent état.

«Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension» est une phrase très connue dans le monde germanophone, et on la cite souvent hors contexte, en supposant qu'elle constaterait le côté négatif de l'acte de comprendre ou qu'elle affirmerait la tragédie de l'herméneutique qui, bien sûr, aspire à la compréhension parfaite et totale. Or Humboldt ne déplore rien, il constate un fait au cœur de l'activité linguistique : il est évident que la compréhension n'est jamais parfaite, car parler et comprendre constituent une interaction entre individus, dont les particularités linguistiques ne sont pas communicables comme telles. En principe, la compréhension linguistique fonctionne bien. Mais la non-compréhension, c'est-à-dire la divergence entre les locuteurs et la déviance de la langue, est l'effet de la liberté des individus qui parlent et la raison pour laquelle les langues se modifient en permanence. Et ce changement n'est rien de négatif, il est au contraire l'ultime élaboration formelle de la langue. Il s'agit donc d'une herméneutique optimiste, du succès de l'activité individuelle, dans laquelle la non-compréhension représente le côté de la liberté et le moteur du changement et de l'accomplissement de la production de la langue.

Voici le passage où apparaît la célèbre phrase:

Ce n'est que dans l'individu que la langue reçoit son ultime détermination. Face à un même mot, personne ne pense exactement et précisément la même chose qu'un autre, et cette diversité, si petite soit-elle, vibre, comme un cercle dans l'eau, à travers toute la langue. *Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension*, toute concordance en pensées et sentiments est en même temps divergence. Dans la manière dans laquelle la langue se modifie dans chaque individu, se manifeste, face à son pouvoir [...], une violence de l'homme sur elle. [...] Dans l'influence qu'exerce la langue sur lui se trouve la loi interne de la langue et de ses formes, dans la réaction provenant de l'homme se trouve un principe de liberté.

Erst im Individuum erhält die Sprache ihre letzte Bestimmtheit. Keiner denkt bei dem Wort gerade und genau das, was der andre, und die noch so kleine Verschiedenheit zittert, wie ein Kreis im Wasser, durch die ganze Sprache fort. *Alles Verstehen ist daher immer zugleich ein Nicht-Verstehen*, alle Übereinstimmung in Gedanken und Gefühlen zugleich ein Auseinandergehen. In der Art, wie sich die Sprache in jedem Individuum modifiziert, offenbart sich, ihrer [...] Macht gegenüber, eine Gewalt des Menschen über sie. [...] In dem auf ihn ausgeübten Einfluß liegt die Gesetzmäßigkeit der Sprache und ihrer Formen, in der aus ihm kommenden Rückwirkung ein Princip der Freiheit. (VII, p. 64/65)²

Humboldt ne décrit pas la tragédie du non-comprendre, mais une dialectique entre la Langue, présentée comme Pouvoir (*Macht*) et Loi (*Gesetzmäßigkeit*), et l'activité langagière de l'individu. L'individu, en parlant, accomplit la formation de la langue, le discours étant le lieu où la langue

² Les indications renvoient aux volumes et pages de l'édition classique des œuvres de Humboldt: *Gesammelte Schriften* (Humboldt, 1903-36).

reçoit son «ultime détermination». Mais faisant cela, l'individu doit lutter contre la langue (la loi) et exercer de la violence (*Gewalt*) contre son pouvoir. Il le fait justement parce qu'il est libre, la liberté étant le principe de toute individualité. L'individu, dans son activité langagière, lutte contre la force de ce qui pèse sur lui, la langue. Son succès semble minimal, mais la déviation individuelle – la non-compréhension – «vibre, comme un cercle dans l'eau, à travers toute la langue». J'essaierai dans ce qui suit de dessiner le chemin de cette productivité linguistique au centre de laquelle la non-compréhension est justement ce qui fait avancer la langue, ce qui la transforme et l'enrichit, ce qui lui confère son «caractère».

1. MITDENKEN

Mitdenken est un terme difficilement traduisible en français. J'ai proposé «co-penser» ou «co-pensée» (Trabant, 2005). En tant que francophone étranger, je n'ai pas le droit d'inventer des mots français (mais de quoi dépend ce droit, du passeport, d'une mère francophone ?), mais je le fais tout de même, m'arrogant la liberté individuelle qu'a tout sujet parlant une langue. C'est de cette liberté que je parlerai dans cet article. Et je fais de ce nouveau mot un mot-clé pour comprendre Humboldt : co-penser.

Le jeune Humboldt avait écrit un petit texte intitulé «Über Denken und Sprechen» («Sur penser et parler») en 1795. Ce sont seulement deux à trois pages, selon l'imprimerie. «Über Denken und Sprechen» est très probablement une réaction à un article de Fichte sur l'origine du langage. Les textes sur l'origine du langage sont toujours des textes sur la nature ou sur le sens du langage. Quand on parle de l'origine, on a toujours déjà une conception de ce que veut dire «le langage» : Humboldt commence comme Herder, dans le *Traité de l'origine du langage* (1770),³ par l'activité intellectuelle qui crée une pensée. Le langage est essentiellement lié à la pensée :

Le langage commence donc immédiatement et simultanément avec le premier acte de réflexion.

Die Sprache beginnt daher unmittelbar und sogleich mit dem ersten Act der Reflexion. (VII, p. 582)

Langage et pensée sont unis dans une même activité.

L'homme à la recherche du langage cherche des signes sous lesquels il peut rassembler – selon les sections qu'il fait dans sa pensée – des tous comme des unités.

³ Cf. Herder, 1992.

Der Sprache suchende Mensch sucht Zeichen, unter denen er, vermöge der Abschnitte, die er in seinem Denken macht, Ganze als Einheiten zusammenfassen kann. (VII, p. 582)

L'homme rassemble des unités de la pensée sous un élément matériel. Et les choses matérielles les mieux adaptées à cette tâche sont des sons, des phénomènes temporels:

Pour former de tels signes, les phénomènes dans le temps sont plus appropriés que des phénomènes dans l'espace. [...] Les signes linguistiques sont donc nécessairement des sons.

Zu solchen Zeichen sind die unter der Zeit begriffenen bequemer, als die unter dem Raume. Die Sprachzeichen sind daher nothwendig Töne. (VII, p. 582)

Le langage, ce sont donc des sons pour lesquels Humboldt utilise le terme de «signes linguistiques» (*Sprachzeichen*), terme qui semble saussurien, mais c'est Aristote qui, dans *De interpretatione*, avait déjà appelé ces sons des «signes» (*semeia*). Chez Aristote, les signes linguistiques sont des sons qui servent à *communiquer* la pensée. Chez Humboldt ces signes naissent en même temps que les «portions» de la *pensée* que crée la réflexion.

Et Humboldt ajoute une observation anthropologique importante : ces sons sont tout à fait spécifiques dans le monde. Nulle part dans la nature, il n'y a des sons comme ceux-ci qui servent à inviter celui qui comprend à penser, ou plutôt à «penser avec», à «co-penser»:

De tels sons n'existent nulle part ailleurs dans toute la nature parce qu'aucune créature excepté l'homme n'invite ses co-créatures à la compréhension par co-pensée, mais seulement à l'action par com-passion.

Solche Töne giebt es sonst in der ganzen übrigen Natur nicht, weil niemand, ausser dem Menschen, seine Mitgeschöpfe zum Verstehen durch *Mitdenken*, sondern höchstens zum Handeln durch Mitempfinden einladet. (VII, p. 583)

La spécificité de ces sons consiste donc à inviter l'autre, le *Mit-Geschöpf*, la «co-créature», à la compréhension par co-pensée. La fonction cognitive de ces sons est tout à fait unique. En tant qu'homme, j'invite l'autre à *penser* avec moi : *Mit-Denken*. Je ne l'invite pas, comme le font les autres animaux, à *agir* (*Handeln*) par un sentiment commun : «com-passion», *Mit-fühlen*. Il y a une opposition entre pensée-compréhension d'un côté et passion-action de l'autre, entre cognition ou activité théorique d'un côté et action pratique et émotive de l'autre. En termes bühleriens, Humboldt distingue la fonction représentative – propre à l'homme – des fonctions expressive et appellative⁴ qu'ont toutes les communications entre

⁴ Cf. Bühler, 2009.

êtres vivants. Cette opposition marque l'opposition entre les humains et les autres animaux.⁵

Humboldt se place là dans une vieille discussion qui est toujours en cours. A quoi sert le langage ? Est-ce qu'il sert originellement à exprimer des sentiments et à inciter des sentiments et des actions ou est-ce qu'il sert à transporter des pensées ? Humboldt se place carrément du côté du cognitif. Le langage sert à *Denken* (à la pensée) et à la com-préhension (*Verstehen*) et il ne sert pas ou pas de prime abord à l'action (*Handeln*) et à la com-passion. Avec cette position il s'oppose à la position praxéologique de Fichte et prend le parti de la position cognitive de Herder. Mais ce qu'il conserve de Fichte, c'est qu'il y a toujours *Mit*, donc la dimension pragmatique, il y a toujours l'autre, même s'il s'agit de cognition (*theoria*) et non pas d'action (*praxis*). Le préfixe *Mit* (avec) désigne l'altérité, *Mitdenken* désigne très clairement la dimension pragmatique de la cognition.

En intégrant le pragmatique dans le cognitif, Humboldt se distancie déjà sensiblement de la vieille théorie linguistique européenne qui est celle d'Aristote, bien qu'avec le terme très aristotélécien de «signe» (*semeion*) il renvoie à cette tradition. Depuis Aristote (ou plutôt depuis Boèce au VI^{ème} siècle de notre ère, car c'est la traduction latine de *De interpretatione* que tout écolier en Europe devait étudier pendant des siècles), l'Europe a pensé la chose suivante sur le langage : d'un côté, nous avons la pensée, la cognition, l'homme pense le monde, la *res*, la chose, il forme des concepts (*conceptus*). Quand les hommes veulent communiquer ces pensées aux autres, ils utilisent des sons, *voces (phonai)*, liés traditionnellement, arbitrairement (*kata syntheken*) aux concepts. Les hommes pensent donc indépendamment du langage, qui ne sert qu'à communiquer leurs concepts. Cognition et communication sont nettement séparées dans le modèle aristotélécien.

Il me semble que la relation étroite entre pensée et son chez le jeune Humboldt dévie déjà légèrement du modèle aristotélécien. De toute façon, avec ce mot *Mitdenken*, Humboldt formule quelque chose de nouveau : la création de la pensée n'est pas quelque chose que l'homme fait tout seul, mais il le fait déjà en vue de l'autre, la pensée elle-même est déjà co-pensée avec, nécessairement, un noyau herméneutique : *Verstehen durch Mitdenken*, «compréhension par co-pensée». Humboldt cependant, en 1795, ne développe pas encore ce qu'il dit avec ce mot-là. Il n'est pas encore très clair que la pensée, le *Denken* de ce *Mit-Denken*, est créée dans une *synthèse* entre *vox* et *conceptus*, que le concept ou la signification et le signifiant vont ensemble, idée que l'on croit saussurienne, mais que nous allons retrouver justement au cœur de la pensée linguistique de Humboldt. Deuxièmement, le *Mit* dans *Mit-Denken*, l'altérité essentielle de la pensée, n'est pas encore développée systématiquement. Et troisièmement, Humboldt n'a pas encore réfléchi sur le fait que cette pensée que crée la co-pensée n'est pas universelle. Aristote dit explicitement que les concepts sont les mêmes

⁵ C'est d'ailleurs ce qu'affirment les études primatologiques les plus avancées, cf. Tomasello, 2008.

chez tous les hommes. Les *conceptus*, les «affections de l'âme» (*pathemata tes psyches*), sont universels. Humboldt est justement celui qui, dans toute sa théorie du langage, lutte avec fermeté et passion contre cette conception universaliste et sémiotique du langage. Malgré le terme *Sprachzeichen* qu'il utilise ici, Humboldt est celui qui ne cesse de dire que le langage n'est pas un signe.

2. L'ORGANE FORMATEUR DE LA PENSÉE

«L'organe formateur de la pensée» est une autre célèbre formule humboldtienne : *das bildende Organ des Gedanken* :

Le langage est l'organe qui forme la pensée. L'activité intellectuelle, complètement mentale, complètement intérieure, et quasiment passagère, sans laisser des traces, devient, par le son dans le discours, extérieure et perceptible pour les sens. C'est pourquoi elle et le langage forment une unité et sont inséparables l'une de l'autre. Elle ne peut, non plus, se soustraire à la nécessité de former une synthèse avec le son linguistique; faute de quoi la pensée ne peut devenir distincte, ni la représentation devenir concept. L'inséparable synthèse de la pensée, des instruments de la voix et de l'ouïe au langage repose en dernier recours sur l'organisation originaire et irréductible de la nature humaine.

Die Sprache ist das bildende Organ des Gedanken. Die intellektuelle Thätigkeit, durchaus geistig, durchaus innerlich, und gewissermaßen spurlos vorübergehend, wird durch den Laut in der Rede äußerlich und wahrnehmbar für die Sinne. Sie und die Sprache sind daher Eins und unzertrennlich von einander. Sie ist aber auch in sich an die Nothwendigkeit geknüpft, eine Verbindung mit dem Sprachlaute einzugehen; das Denken kann sonst nicht zur Deutlichkeit gelangen, die Vorstellung nicht zum Begriff werden. Die unzertrennliche Verbindung des Gedanken, der Stimmwerkzeuge und des Gehörs zur Sprache liegt unabänderlich in der ursprünglichen, nicht weiter zu erklärenden Einrichtung der menschlichen Natur. (VII, p. 53)

L'idée centrale de ce passage est qu'il y a synthèse entre concept (*conceptus*) et voix (*vox*). L'activité intellectuelle et les instruments de la voix et de l'ouïe vont ensemble et créent la pensée comme synthèse phonético-cognitive, comme «pensée-son» dira Saussure (1975, p. 156). Cela bouleverse complètement le modèle aristotélicien qui sépare pensée et communication sonore. L'activité intellectuelle se forme en même temps que le son, elle doit se manifester dans le son et c'est le son qui lui donne forme.

Petite remarque historique : pourquoi y a-t-il à ce moment-là, autour de 1800, cette unité entre concept et voix dans la pensée linguistique de l'Europe ? Ce n'est pas Humboldt qui l'invente, cette nouvelle conception du langage est une acquisition européenne due à deux expériences linguistiques décisives. L'Europe a pris conscience de son plurilinguisme à partir du XVI^{ème} siècle. C'est à partir de ce moment que le latin disparaît peu à

peu comme langue universelle et que les langues nationales prennent la place du latin. L'allemand, le français, l'italien deviennent des langues importantes dans des champs de discours prestigieux, réservés auparavant au latin : les sciences, l'administration, la religion, etc. Les Européens utilisent des langues «populaires» dans des discours supérieurs, et ils se rendent compte du fait qu'ils parlent des langues différentes. Mais ce qui est encore plus important, c'est la rencontre de l'Europe avec l'Amérique, c'est-à-dire avec les langues des peuples en dehors de l'Europe. Là, les Européens doivent découvrir la vérité amère que les langues diffèrent profondément, sémantiquement. Il est difficile, par exemple, de traduire des prières chrétiennes en nahuatl, en otomí ou en quechua. Les sémantiques ne coïncident pas. On se rend donc lentement compte du fait que les *conceptus* ne sont pas du tout des universaux, mais qu'ils sont liés aux langues individuelles, que donc les deux, *vox* et *conceptus*, vont ensemble. Ceci est une nouvelle vue que l'Europe développe ensemble pendant des siècles. La découverte de la particularité des langues commence chez les humanistes de la Renaissance. La joie des poètes se heurte pourtant à la critique des philosophes qui commencent à se plaindre de ce lien étroit entre pensée et langue, de Francis Bacon via Locke à Condillac. A partir de Leibniz cependant, la philosophie allemande, de Herder jusqu'à Humboldt, accueille la diversité des langues comme une richesse. Il y a donc eu un long adieu à la théorie aristotélicienne, à cette vieille théorie européenne.⁶

A la fin de ce chemin, nous trouvons la synthèse entre activité intellectuelle et son que Humboldt décrit dans les termes de la philosophie de Kant :

L'activité subjective forme un objet dans la pensée. [...] L'activité des sens doit se lier synthétiquement à l'action intérieure de l'esprit, et la représentation s'arrache de cette liaison, elle devient objet face à la force subjective et retourne, perçue de nouveau comme objet, dans la force subjective. Pour cela, cependant, le langage est indispensable. Car, comme dans le langage l'effort spirituel se fraye un chemin par les lèvres, le produit de cet effort retourne à l'oreille. La représentation est alors vraiment transposée en objectivité réelle sans pour autant être soustraite à la subjectivité. [...] Indépendamment de toute communication entre les êtres humains, le langage est donc la condition nécessaire de la pensée de l'individu dans une solitude close.

Subjective Thätigkeit bildet im Denken ein Object. [...] Die Thätigkeit der Sinne muss sich mit der inneren Handlung des Geistes synthetisch verbinden, und aus dieser Verbindung reisst sich die Vorstellung los, wird der subjectiven Kraft gegenüber, zum Object und kehrt, als solches aufs neue wahrgenommen, in jene zurück. Hierzu aber ist die Sprache unentbehrlich. Denn, indem in ihr das geistige Streben sich Bahn durch die Lippen bricht, kehrt das Erzeugniss desselben zum eignen Ohre zurück. Die Vorstellung wird also in wirkliche Objectivität hinübersetzt, ohne darum der Subjectivität entzogen zu werden. [...] Ohne daher irgend auf die Mittheilung zwischen Menschen und Menschen zu

⁶ Dans Trabant, 2003, j'essaie d'en tracer l'histoire.

sehen, ist das Sprechen eine notwendige Bedingung des Denkens des Einzelnen in abgeschlossener Einsamkeit. (VII, p. 55)

J'essaie de reformuler ce que nous venons de lire. L'être humain se trouve face à un objet. L'objet va être perçu par les sens, et les impressions des sens s'unissent avec l'intelligence. Il y a une espèce de mariage entre sensibilité et intelligence. Je dis bien «mariage», car dans toute la pensée de Humboldt il y a un fond sexuel.⁷ L'union entre l'intelligence et la sensibilité est un acte érotique dont naît un enfant, le mot, le mot comme unité entre *vox* et *conceptus*. *Vox-conceptus* est l'enfant de ce mariage entre sensibilité et intelligence. Le son est la manifestation matérielle du concept. Dans un premier mouvement de sa vie objective, il faut que le son retourne aux oreilles.

La production de *vox-conceptus*, jusqu'ici, est faite par un être seul, dans la solitude, «indépendamment de toute communication entre les êtres humains». Mais la production du langage et de la pensée n'est pas encore arrivée à sa fin :

En réalité cependant, le langage ne se développe que dans la société et l'homme ne se comprend lui-même que quand il a tenté de prouver la compréhensibilité de ses paroles auprès des autres. Car l'objectivité est augmentée quand la parole formée par moi résonne dans la bouche d'un autre.

In der Erscheinung entwickelt sich jedoch die Sprache nur gesellschaftlich, und der Mensch versteht sich selbst nur, indem er die Verstehbarkeit seiner Worte an Andren versuchend geprüft hat. Denn die Objectivität wird gesteigert, wenn das selbstgebildete Wort aus fremdem Munde wiedertönt. (VII, p. 55 *sqq.*)

Le mariage entre sens et intelligence doit donc se refaire, mais dans une autre personne. Ma parole doit arriver à tes oreilles. Mais ceci ne suffit pas non plus. Il faut que, à partir de ma voix, tu crées de ton côté aussi *conceptus* et *vox*, et il faut que ce produit retourne à mon oreille.

Nous avons donc quatre synthèses, quatre mariages pour que la synthèse langagière soit accomplie: 1. Formation du concept, comme *conceptus-vox*. 2. Retour du son-concept à l'oreille. Je dois donc m'entendre moi-même. Je crois que c'est la première fois dans la théorie du langage que cette proprioception auditive est reconnue comme essentielle au langage. Il faut que l'on s'entende soi-même pour pouvoir produire le langage. 3. Ensuite ton oreille doit m'entendre pour que tu puisses recréer ma parole dans ton intérieur et extérioriser la parole de nouveau. 4. C'est seulement quand je t'entends, quand de ta bouche, de la bouche de l'autre, j'entends ma parole, à ce moment-là le langage est arrivé à sa fin : «wenn mein Wort aus fremdem Munde wiedertönt».

⁷ Cf. Trabandt, 1986, chap. 1.2.

3. ALTERITE

L'autre est donc toujours là dans la génération de la pensée qu'est le langage. «Penser» c'est «co-penser». Dans le texte que je cite, l'œuvre principale de Humboldt, que l'on appelle aussi *l'Introduction à l'œuvre sur le kavi* (Humboldt, 1836), le caractère social du langage paraît cependant comme ajouté au caractère cognitif. Le second paragraphe commence par «*en réalité cependant*». On pourrait donc penser que ce passage et ces synthèses ultérieures ne sont pas essentielles car, c'est déjà dans la solitude du moi que le langage se fait. Mais dans un autre texte, bien antérieur à l'œuvre sur le kavi, *Sur le duel* (1827) Humboldt avait précisé ce que ce «en réalité cependant» veut dire :

Il y a pourtant dans la nature originelle du langage un dualisme inaltérable, et la possibilité même de parler est conditionnée par l'allocution et la réponse. La seule pensée est donc déjà essentiellement accompagnée par une inclination à la socialité, et pour penser l'homme a déjà besoin [...] d'un toi qui correspond au moi.

Es liegt aber in dem ursprünglichen Wesen der Sprache ein unabänderlicher Dualismus, und die Möglichkeit des Sprechens selbst wird durch Anrede und Erwiderung bedingt. Schon das Denken ist wesentlich von Neigung zu gesellschaftlichem Daseyn begleitet, und der Mensch sehnt sich [...] auch zum Behufe seines blossens Denkens nach einem dem Ich entsprechenden Du. (VI, p. 26)

La dimension de l'autre n'est pas ajoutée, elle est essentielle à la production de la pensée dans le langage. La seule pensée se fait en vue de l'autre, en vue de l'altérité. Pour penser, «zum blossen Denken», pour l'activité cognitive simplement, on a besoin d'un toi : la pensée est toujours co-pensée, *Mit-Denken*.

Que fait ce toi, que fait cet autre face à mon activité langagière ? C'est ici qu'il faut parler de la compréhension :

Rien ne peut être dans l'âme que par sa propre activité, et comprendre et parler ne sont que des effets différents de la même faculté du langage. Le discours commun n'est jamais comparable à la remise d'une matière. Dans celui qui comprend comme dans celui qui parle la matière doit être développée par la propre force intérieure, et ce que reçoit le premier n'est qu'une stimulation à la concordance harmonieuse. Il est donc aussi naturel à l'être humain de prononcer immédiatement ce qu'il vient de comprendre.

Es kann in der Seele nichts, als durch eigne Thätigkeit, vorhanden sein, und Verstehen und Sprechen sind nur verschiedenartige Wirkungen der nämlichen Sprachkraft. Die gemeinsame Rede ist nie mit dem Übergehen eines Stoffes vergleichbar. In dem Verstehenden, wie in dem Sprechenden, muss derselbe aus der eigenen, inneren Kraft entwickelt werden; und was der erstere empfängt, ist nur die harmonisch stimmende Anregung. Es ist daher dem Men-

schen auch schon natürlich, das eben Verstandene gleich wieder auszusprechen. (VII, p. 56)

Il est important de souligner que ce processus herméneutique diffère essentiellement des modèles de communication modernes, où un contenu est transféré directement et comme tel dans l'autre, et où le langage est surtout vu comme une activité de transport. Pour Humboldt, parler n'est pas une remise de matière, c'est la stimulation d'une activité mentale. Le locuteur stimule la faculté linguistique de l'autre, et l'autre doit refaire ce qu'a fait le locuteur, c'est-à-dire recréer la parole et l'extérioriser de nouveau. Comprendre est une activité, celui qui comprend n'est pas seulement récepteur mais acteur. Et en tant qu'être humain qui comprend, je dois aussi immédiatement extérioriser ce que j'ai compris. Donc ma compréhension est immédiatement accompagnée par une production langagière, ma réponse.

Mais, nous l'avons vu au début, cette réponse n'est pas la copie de ce que j'ai entendu. Locuteur et interlocuteur ne pensent pas la même chose :

Face à un même mot, personne ne pense exactement et précisément la même chose qu'un autre. (VII, p. 64)

Moi et toi nous sommes des individus, nos concepts ne coïncident pas totalement. Mais Humboldt se refuse d'y voir une tragédie herméneutique. Il y a des différences individuelles, donc non-compréhension. Mais il y a aussi compréhension, parce qu'il y a une nature humaine commune sur laquelle se base la compréhension. Toute activité de l'homme repose sur la nature essentiellement identique de la nature humaine :

La compréhension ne pourrait cependant pas [...] reposer sur l'activité intérieure spontanée et le discours commun devrait être quelque chose de différent que ce réveil réciproque de la faculté linguistique de l'auditeur, s'il n'y avait pas, dans la diversité des individus, l'unité de la nature humaine qui se scinde en individualités particulières.

Das Verstehen könnte jedoch nicht [...] auf innerer Selbsttätigkeit beruhen, und das gemeinschaftliche Sprechen müßte etwas Andres, als bloß gegenseitiges Wecken des Sprachvermögens des Hörenden, sein, wenn nicht in der Verschiedenheit der Einzelnen die, sich nur in abgesonderte Individualitäten spaltende, Einheit der menschlichen Natur läge. (VII, p. 57)

En tant qu'êtres humains, nous avons tous les mêmes prédispositions biologiques et intellectuelles. Cette nature humaine universelle est la base pour la compréhension des individualités.

Mais retenons qu'il y a tout de même ce moment de non-compréhension qui ne disparaît pas, il y a tout de même ce que Humboldt appelle *das Fremde*. Toi tu es un autre. Tu es comme moi, mais tu es un

autre. Entre toi et moi, encore une fois, il y a différence, il y a diversité. Ta bouche est la bouche d'un autre : *fremder Mund*. *Fremd*, qui dans cette phrase veut dire «d'autrui», signifie aussi «étranger» en allemand. Ta bouche est donc aussi une bouche étrangère. Tu m'es étranger. La dimension de l'autre est aussi la dimension de l'étranger, *etwas Fremdes*.

C'est dans cette dimension que se situent les langues. Les communautés ou groupes linguistiques sont des espèces de *toi* élargis transportant les langues. Les langues, pour Humboldt, s'imposent à l'individu comme quelque chose de *fremd*. Avant de regarder ce rôle de la langue dans l'activité linguistique de l'individu nous nous occuperons du troisième moment anti-aristotélécien de la pensée linguistique de Humboldt, des «visions du monde».

4. *WELTANSICHTEN* : LES LANGUES

La création de la pensée – les multiples synthèses intellectuelles, phonétiques et acroamatiques – est une activité universelle réalisée par des individus, mais elle se fait à travers les langues. L'humanité ne parle pas le langage en général, mais elle parle des langues différentes. Les langues introduisent une dimension de la diversité dans la production de la pensée :

La pensée ne dépend pas seulement du langage en général mais aussi, dans une certaine mesure, de chaque langue individuelle déterminée.

Das Denken ist aber nicht bloss abhängig von der Sprache überhaupt, sondern, bis auf einen gewissen Grad, auch von jeder einzelnen bestimmten. (IV, p. 21).

La pensée dépend de chaque langue individuelle déterminée, certes. Mais elle dépend de cette langue «dans une certaine mesure» seulement ! Les langues ne sont pas des prisons cognitives, comme le veut le déterminisme ou le relativisme linguistique. En face du succès douteux de ce que l'on appelle malheureusement le «néo-humboldtianisme» (qui est plutôt un whorfisme), j'insiste sur cette importante restriction d'un déterminisme linguistique chez Humboldt. Il y a plusieurs raisons pour lesquelles la pensée dépend seulement «dans une certaine mesure» d'une langue. D'abord la philosophie humboldtienne se fonde sur beaucoup de présupposés universels. Nous avons déjà vu que la pensée et la compréhension mutuelle reposent sur la nature humaine. Humboldt est convaincu que le monde extérieur est le même pour tous. Nous avons tous les mêmes yeux, nous voyons donc le même monde. Nos dispositions biologiques sont les mêmes. De plus, en tant que kantien, il est convaincu qu'il y a des «formes de la pensée» universelles : les catégories de la pensée sont universelles et sont donc la propriété de chaque être humain. Deuxièmement, comme nous allons le voir dans la section suivante, les langues ne déterminent pas notre pensée, parce que nous, en tant qu'individus parlant, sommes libres face aux langues : les locuteurs exercent de la violence sur le pouvoir de la langue. L'universalité

de l'être humain ainsi que la liberté de l'individu transcendent donc la force des règles collectives. Les langues donnent un certain coloris à la pensée, certes, mais il n'y a pas de détermination totale à la manière du relativisme.

C'est ce coloris de la pensée que Humboldt appelle les langues des «visions du monde», *Weltansichten* :

Leur diversité [la diversité des langues] n'est pas une diversité de sons et de signes, mais une diversité des visions mêmes du monde. Dans ceci se trouve le principe et la fin ultime de toute recherche linguistique.

Ihre Verschiedenheit ist nicht eine von Schällen und Zeichen, sondern eine Verschiedenheit der Weltansichten selbst. Hierin ist der Grund, und der letzte Zweck aller Sprachuntersuchung enthalten. (IV, p. 27)

Les langues sont des «visions du monde».⁸ Toutes les langues regardent la même chose, *res*, mais elles donnent des perspectives différentes du monde que tous les êtres humains du monde ont en commun. La description de cet ensemble de visions du monde est le but de la linguistique. Que sont ces célèbres visions du monde ? Elles sont beaucoup moins spectaculaires que l'on croit en général, moins étendues et moins profondes. Elles ne sont surtout pas des ensembles d'affirmations sur le monde, elles ne sont pas des «idéologies», ce qu'en allemand on appelle aujourd'hui *Weltanschauung*.⁹ *Weltanschauung* est un ensemble de convictions, un ensemble de propositions tenues pour vraies, comme par exemple la *Weltanschauung* du marxisme ou du christianisme. *Weltansicht* est quelque chose de bien plus modeste. Que le français distingue entre le passé simple et l'imparfait, que l'on est donc obligé de faire grammaticalement cette distinction entre arrière-plan (imparfait) et action au premier plan, est un élément de la *Weltansicht* du français. En allemand on ne fait pas cette distinction. Que l'anglais distingue entre *mutton* et *sheep*, *beaf* et *ox*, *veal* et *calf*, *pork* et *pig*, distinctions que l'on ne trouve ni en allemand ni en français, serait un moment de la *Weltansicht* de l'anglais. Bref, l'ensemble de la sémantique (y inclus la grammaire) constitue la *Weltansicht* d'une langue.

La *Weltansicht* est quelque chose que l'on laisse derrière soi en parlant. Ma langue me donne le monde d'une certaine manière. Mais j'adapte ce qu'elle me donne à une infinité de situations concrètes, je la transcende en y ajoutant mes propres pensées individuelles, je crée des combinaisons inouïes et nouvelles du matériau qu'elle me donne. Et je ne suis pas obligé de m'enfermer dans sa sémantique, au contraire, penser c'est justement aussi aller au-delà de la langue. La science, par exemple, est une manière

⁸ Il y a maintenant trois livres sur Humboldt qui portent ce terme-clé dans leurs titres: Chabrolle-Cerretini, 2007, Underhill, 2009 et Trabant, 2012.

⁹ Humboldt ne fait pas cette différence terminologique. Il dit *Weltansicht* pour la plupart du temps, mais quelquefois il utilise aussi *Weltanschauung*.

de se libérer de la sémantique particulière de la langue. Ma langue me propose de concevoir la baleine comme un poisson quand je l'appelle *Wal-fisch*, mais je sais bien que la baleine est un mammifère, et je la pense comme tel bien que je l'appelle un «poisson». Voilà une troisième raison pour laquelle ma pensée dépend seulement «d'une certaine manière» de ma langue.

Ces différentes visions du monde font toute la joie de Humboldt. Les langues en tant que systèmes cognitifs différents sont traditionnellement vues comme une catastrophe, une catastrophe communicative. Le mythe de la tour de Babel nous le dit depuis le début de notre culture. Mais la pluralité des langues n'est pas une catastrophe pour Humboldt. C'est une joie d'avoir des perspectives différentes sur le monde. C'est une joie de la cognition. C'est la richesse cognitive de l'homme. La pluralité cognitive des langues génère le projet de la linguistique comparée de toutes les langues du monde, le projet de décrire toutes les langues du monde, de décrire leurs visions individuelles, leurs visions du monde. C'est une joie qui date de Leibniz, qui justement avait conçu le premier la diversité des langues individuelles comme une richesse de la connaissance et la linguistique comme science de l'esprit humain dans sa «merveilleuse variété» (Leibniz, 1765 [1966, p. 293]).

5. POUVOIR ET VIOLENCE

Je retourne au problème de l'altérité laissé en suspens à la fin de la troisième section. Parler-penser est une activité commune : parler, comprendre, répondre. Mais il n'empêche qu'il y a tout de même non-compréhension, toi tu es *fremd*. Ta bouche est *fremder Mund*, «bouche étrangère». Nous parlons tous les deux «notre» langue, mais il y a divergence. Et cette langue que nous parlons, d'où vient-elle ? De ce que Humboldt appelle la «nation», le groupe linguistique. La nation est un autre toi, et en tant que tel, elle est aussi quelque chose de *fremd*, bien que je fasse partie de cette nation. Car quelle est ma relation en tant qu'individu avec la nation et avec la langue ? La langue me vient de la nation, dit Humboldt, du groupe qui est un ensemble d'autrui, «vous». Je suis «moi», l'individu, et vous êtes la nation et vous n'êtes pas moi. Vous, la nation, me donnez votre langue. Et ce que vous me donnez vient du passé. La langue ne vient pas du *nunc* de mon *ego*, mais d'un *tunc*, d'une altérité temporelle. La langue est donc doublement *etwas Fremdes*, quelque chose d'étranger, elle porte une double altérité, sociale et temporelle :

Cependant, la langue en tant qu'œuvre de la nation et du passé est quelque chose d'étranger pour l'homme.

Die Sprache aber ist, als ein Werk der Nation, und der Vorzeit, für den Menschen etwas Fremdes. (IV, p. 27)

Nous parlons toujours de «langue maternelle», de notre «propre» langue. Le terme grec «idiome» indique que ma langue est mon *idioma*, ce qui m'est propre. Bien sûr qu'elle m'appartient, bien sûr qu'elle est profondément enracinée dans mon être, puisque je l'ai déjà entendue dans le ventre de ma mère, elle m'est maternelle. Mais elle est aussi quelque chose qui me vient de l'extérieur, *etwas Fremdes*, essentiellement.¹⁰

Cela est une pensée très profonde, que l'on retrouve d'ailleurs, beaucoup plus tard, dans une version politisée, chez Derrida.¹¹ Dans le *Monolinguisme de l'autre* Jacques Derrida explique pourquoi sa langue, le français, est aussi une langue qui lui est étrangère. Derrida vit cette aliénation comme un traumatisme, comme une catastrophe. Pour Humboldt, *das Fremde* est quelque chose d'incontournable, un résidu et une résistance rébarbative, mais ce n'est pas une catastrophe. C'est au contraire une condition essentielle de toute activité linguistique, qui en fin de compte est une activité heureuse.

Nous retournons donc à notre point de départ :

Toute compréhension est donc toujours en même temps non-compréhension, toute concordance en pensées et sentiments est en même temps divergence. Dans la manière dans laquelle la langue se modifie dans chaque individu, se manifeste, face à son pouvoir [...], une violence de l'homme sur elle. [...] Dans l'influence qu'exerce la langue sur lui se trouve la force légale de la langue et de ses formes, dans la réaction provenant de l'homme se trouve un principe de liberté. (Humboldt, 1903-36, t. VII, p. 64-65)

Ma langue, cette étrangère, me vient à l'encontre comme une puissance étrangère. Elle m'envahit comme une force d'occupation, comme une armée étrangère. Mais moi, je ne suis pas la victime sans défense de ce pouvoir, je lutte, car je suis libre parce que je suis un individu. J'ai en moi le principe de liberté, *das Prinzip der Freiheit*. J'exerce de la violence sur le pouvoir de langue. Et c'est dans cette lutte que la langue reçoit son «ultime détermination», sa dernière forme. C'est cette forme finale, «le caractère», que la linguistique doit tenter de saisir.¹²

Dans ce qui donne la forme finale à la langue, dans l'activité linguistique individuelle, se situe la non-compréhension, cette divergence entre moi et toi dont nous sommes partis. Elle est, comme nous voyons maintenant, le moteur de l'élaboration du «caractère» de la langue. Autre que tragédie de l'herméneutique, elle est le triomphe de la liberté de l'individu, la trace que l'individu laisse dans la langue. C'est d'ailleurs

¹⁰ Cf. Trabant, 2008, chap. 3.

¹¹ Cf. Trabant, 2008, chap. 11.

¹² C'est pourquoi Denis Thouard a raison d'utiliser ce terme-là comme titre de son anthologie.

aussi la victoire de Derrida dans sa lutte avec le français, cette langue étrangère aimée avec passion : laisser une trace dans cette langue.¹³

Nous nous trouvons dans le cœur de la pensée linguistique de Humboldt. Le langage – *Sprache* – c'est le discours. Le «travail de l'esprit», *Arbeit des Geistes*, autre célèbre métaphore pour l'activité de parler, est *energeia* de l'individu. Les langues sont des techniques collectives dont nous héritons de la nation et du passé, et dont nous nous servons, mais que nous travaillons ultérieurement par notre créativité linguistique qui leur donne leur dernière forme, leur caractère.

Le langage, pris dans son essence réelle, est quelque chose de passager, continuellement et à tout moment. [...] Il n'est pas une œuvre (ergon), mais une activité (energeia). Car il est *le travail de l'esprit*, éternellement répété, de rendre le son articulé capable d'exprimer la pensée.

Die Sprache, in ihrem wirklichen Wesen aufgefasst, ist etwas ständig und in jedem Augenblick Vorübergehendes. [...] Sie selbst ist kein Werk (*Ergon*), sondern eine Tätigkeit (*Energeia*). Ihre wahre Definition kann daher nur eine genetische seyn. Sie ist nemlich die sich ewig wiederholende Arbeit des Geistes, den articulirten Laut zum Ausdruck des Gedanken fähig zu machen. (VII, p. 45 *sqq.*)

Mais de telles belles phrases posent la question de ce que peut faire la linguistique face à une conception du langage si radicalement dynamisée. La pensée de Humboldt est tellement centrée sur l'activité individuelle que le travail de linguiste devient difficile. Humboldt nous dit que nous, les linguistes, nous devons nous placer de prime abord dans le discours, mais il ne cesse de dire que nous devons aussi décrire les langues, donc écrire des grammaires et des dictionnaires. Mais ces grammaires et ces dictionnaires ne sont pour lui que des «squelettes morts», *tote Gerippe* (VI, p. 147). Elles sont des résultats d'une fragmentation, produits morts de la segmentation scientifique : «ein todtes Machwerk wissenschaftlicher Zergliederung» (VII, p. 46). Il faut donc retourner au langage vivant, entrer dans le discours. Mais comment tient-on compte de l'activité du discours, donc de l'activité des individus qui parlent? Comment saisit-on *das Höchste und Feinste*, ce qu'il y a de plus haut et de plus fin dans le langage ?

Le plus précieux et le plus fin [...] ne peut donc être perçu ou senti que dans le discours lié. C'est le discours qu'il faut penser comme le vrai et le primaire dans toutes les investigations qui tentent de pénétrer dans l'essence vivante du langage. La fragmentation [du discours] en mots et règles n'est que le produit mort de la segmentation scientifique.

Gerade das Höchste und Feinste [...] kann nur [...] in der verbundenen Rede wahrgenommen und geahndet werden. Nur sie muss man sich überhaupt in allen Untersuchungen, welche in die lebendige Wesenheit der Sprache eindringen wollen, immer als das Wahre und Erste denken. Das Zerschlagen in Wörter und

¹³ Cf. Trabant 2008, p. 240 *sqq.*

Regeln ist nur ein todtes Machwerk wissenschaftlicher Zergliederung. (VII, p. 46)

Ce que Humboldt recherche est une linguistique herméneutique, une linguistique qui se situe dans l'activité linguistique même. Cette étude du «caractère» des langues à partir des activités linguistiques est ce qu'il appelle la «clé de voûte» (*Schlussstein*, IV, p. 12) de la recherche linguistique. Cela est, bien sûr, merveilleux comme programme, mais c'est très difficile à réaliser. Humboldt s'est demandé lui-même si ce qu'il désire là est encore une activité scientifique. Pour s'approcher vraiment de ces individus que sont les langues, pour saisir vraiment ce qu'il appelle le «caractère», donc l'individualité des langues, il faut avoir une attitude intuitive vers la langue, il faut «deviner», *erahnen*. Et cela, Humboldt le dit explicitement, n'est peut-être plus de la science :

Enquêter sur cette individualité, et la déterminer précisément dans un cas donné, est la tâche la plus difficile de la recherche linguistique. Il est indéniable que, jusqu'à un certain degré, celle-ci ne peut être que ressentie et non représentée, et pour cette raison, on peut se demander si toute cette considération ne doit pas demeurer exclue du cercle de l'étude scientifique du langage. (tr. Thouard 2000, p. 133)

Die Untersuchung dieser Individualitaet, ja sogar ihre genauere Bestimmung in einem gegebenen Falle ist das schwierigste Geschäft der Sprachforschung. Es ist unläugbar, dass dieselbe, bis auf einen gewissen Grad, nur empfunden, nicht dargestellt werden kann, und es fragt sich daher, ob nicht alle Betrachtung derselben aus dem Kreise des wissenschaftlichen Sprachstudiums ausgeschlossen bleiben sollte. (IV, p. 421)

Quoiqu'il en soit, parce que cette tentative est la chose la plus belle qu'un linguiste puisse faire, «on ne peut pas résister au désir de l'oser» (IV, p. 423).

6. CODA SUR LE PONT DE LA COMPREHENSION

Le discours de 1821 *Sur la tâche de l'historien* est le discours de la méthode de Humboldt. C'est un discours sur la recherche non seulement en histoire, Humboldt l'applique lui-même explicitement à la linguistique. *Sur la tâche de l'historien* concerne les sciences humaines en général. Tout travail scientifique, voire tout «travail de l'esprit», repose sur une relation d'analogie entre l'objet que je dois concevoir (*begreifen*) et moi-même en tant que celui qui forme ce concept (*das Begriffene*). Il faut qu'il y ait quelque chose de commun entre l'objet et moi-même pour que je puisse saisir cette chose qui se trouve devant moi. Dans l'histoire, nous nous trouvons en face d'événements qui sont complètement chaotiques. L'historien est capable d'introduire une forme dans cette masse informe de choses grâce à son humanité et ses expériences préalables, qui rendent possible la

construction d'un «pont de la compréhension», *eine Brücke der Verständigung*, entre l'objet et le sujet.

Concevoir une chose présuppose toujours, comme condition de sa possibilité, dans celui qui conçoit, un analogon de ce qui sera plus tard effectivement conçu, une concordance originale préalable entre le sujet et l'objet. Concevoir n'est pas seulement un développement à partir du sujet ni seulement un prélèvement de l'objet, mais les deux à la fois. Car concevoir consiste de toute façon dans l'application d'un savoir général déjà préexistant à une nouvelle chose particulière. Là où deux êtres sont séparés l'un de l'autre par un abîme infranchissable, il n'y a pas de pont de la compréhension qui mène de l'un à l'autre, et, pour se comprendre, il faut déjà s'être compris dans un certain sens.

Jedes Begreifen einer Sache setzt, als Bedingung seiner Möglichkeit, in dem Begreifenden schon ein Analogon des nachher wirklich Begriffenen voraus, eine vorhergängige, ursprüngliche Übereinstimmung zwischen dem Subject und dem Object. Das Begreifen ist keineswegs ein bloßes Entwickeln aus dem ersteren, aber auch kein bloßes Entnehmen vom letzteren, sondern beides zugleich. Denn es besteht allemal in der Anwendung eines früher vorhandenen Allgemeinen auf ein neues Besonderes. Wo zwei Wesen durch gänzliche Kluft getrennt sind, führt keine Brücke der Verständigung von einem zum andren, und um sich zu verstehen, muss man sich in einem andren Sinn schon verstanden haben. (IV, p. 47)

Il y a compréhension préalable entre moi et le monde, comme condition de la possibilité de tout travail scientifique – et de toute formation de concepts (*begreifen*). La pensée herméneutique est donc fondamentale chez Humboldt. Elle ne concerne pas seulement le langage ou l'activité langagière, mais aussi l'activité scientifique, qui est compréhension d'un monde considéré comme un toi. Le monde n'est pas une objectivité totalement étrangère, il est un toi, c'est-à-dire il est un autre, et en tant que tel il est aussi *fremd*, mais, en tant que toi, il est aussi comme moi. Cette «concordance originale» est la base du pont de la compréhension.

© Jürgen Trabant

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARISTOTELES [Aristote], 1994 : *Peri hermeneias* (Hrsg. Hermann Weidemann), Berlin: Akademie-Verlag.
- BÜHLER Karl 2009 [1934] : *Théorie du langage* (éd. Didier Samain et Janette Friedrich), Marseille : Agone.

- CHABROLLE-CERRETINI, Anne-Marie, 2007 : *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*, Lyon : ENS.
- DERRIDA Jacques, 1996 : *Le monolinguisme de l'autre*. Paris: Galilée.
- HERDER Johann Gottfried, 1992 [1770] : *Traité de l'origine du langage* (tr. fr.: Denise Modigliani), Paris : PUF.
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1836-39 : *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java*. 3 Bde, Berlin: Druckerei der Königl. Akademie.
- , 1903-36 : *Gesammelte Schriften*. 17 Bde. (Hrsg. Albert Leitzmann u.a.), Berlin : Behr.
- , 1974 : *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais* (tr. Pierre Caussat), Paris : Seuil.
- , 1994 : *Über die Sprache. Reden vor der Akademie* (Hrsg. Jürgen Trabant)², Tübingen / Basel : Francke.
- , 1998 [1836] : *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* (Hrsg. Donatella Di Cesare), Paderborn : Schöningh.
- , 2000 : *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage* (éd. Denis Thouard), Paris : Seuil.
- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1966 [1765] : *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (éd. Jacques Brunschwig), Paris : Garnier-Flammariion 1966.
- Saussure Ferdinand de, 1975 [1916] : *Cours de linguistique générale* (éd. Tullio De Mauro), Paris : Payot.
- THOUARD Denis, 2000 : v. Humboldt, 2000.
- TOMASELLO Michael, 2008 : *Origins of Human Communication*, Cambridge & London : MIT Press.
- TRABANT Jürgen, 1986 : *Apeliotes oder Der Sinn der Sprache. Wilhelm von Humboldts Sprach-Bild*, München : Fink (tr. fr.: *Humboldt ou le sens du langage*, Liège : Mardaga, 1992).
- , 1990 : *Traditionen Humboldts*, Frankfurt am Main : Suhrkamp (tr. fr.: *Traditions de Humboldt*, Paris : Maison des Sciences de l'Homme 1999).
- , 2003 : *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens*, München : Beck.
- 2005 : «Co-penser – Mitdenken. Penser le langage avec Wilhelm von Humboldt», *Recherches Germaniques*, n° 34, p. 101-114.
- , 2008 : *Was ist Sprache?* München : Beck.
- , 2012 : *Weltansichten. Wilhelm von Humboldts Sprachprojekt*. München: Beck.
- , UNDERHILL James W., 2009 : *Humboldt, Worldview and Language*, Edinburgh : Edinburgh University Press.